

Vladimir
Jankélévitch

La conscience
juive



Essais

L'Herne

LE JUDAÏSME, PROBLÈME INTÉRIEUR

À vrai dire, le voyage que je viens de faire en Israël n'a pas apporté de solution à ce problème intérieur, il l'a au contraire rendu plus aigu, en ce sens qu'il nous accule à des options urgentes. Il a créé un état de tension plus grande encore entre les contradictions que je porte en moi, car l'existence temporelle, séculière, d'Israël en tant qu'État existant à la surface de la terre rend plus aigu le dilemme, plus aiguë l'alternative que chacun de nous porte en lui-même. Les Israéliens ne font aucun reproche à personne. Pour eux, il y a une solution en acte aux problèmes que nous nous posons. Aller parler des difficultés de Kierkegaard, de Kafka ou de Proust dans un kibboutz du Néguev, c'est un peu comme si on allait parler dans un kolkhoze de Russie des problèmes d'Aliocha Karamazov ou de tout autre

héros de la littérature russe aux prises avec des problèmes métaphysiques. Ces problèmes ont quelque chose d'un peu dérisoire.

Il y a à la fois une réalité que nous avons vue sur place et à laquelle nous nous sentons relativement étrangers et une protestation intérieure qui exclut toute velléité de reniement. Et il y a encore quelque chose de plus subtil, des faits que rien n'efface, ni le papier timbré, ni la conversion. Il ne suffit pas, pour cesser d'être juif, de se convertir. Il ne suffit pas, pour cesser d'être un juif russe, d'être naturalisé Français. Le fait d'être juif est un fait qui ne s'efface ni par la naturalisation ni par la conversion. Comment définir quelque chose dont l'essence est d'être indéfinissable ? Il y a une vertu d'alibi, une altérité constitutionnelle qui est propre aux Juifs. Cette propriété inassignable qu'a un juif de n'être jamais absolument présent, mais d'être toujours absent par quelque côté, cette propriété n'est rien de stable, ni d'objectif, comme le rappelait Jérôme Lindon dans un écrit récent. Il y a en nous une inévidente évidence que nous sommes hors d'état de nier. C'est cette altérité qu'il faut essayer de rendre présente ici. Certes tout homme est autre que soi-même et n'est homme, en fait, que par cette possibilité qu'il a d'être hors de soi et au-delà de soi. De ne pouvoir tenir dans sa définition, de toujours déborder son présent actuel.

Mais l'homme juif est deux fois absent de lui-même et en cela on pourrait dire qu'il est l'homme par excellence. Qu'il est deux fois homme. Deux fois plus humain qu'un autre homme par ce pouvoir d'être absent de soi-même et d'être un autre que soi. L'homme n'est un homme que parce qu'il devient sans cesse ce qu'il est et parce qu'il est de ce fait sans cesse un autre. Mais il y a dans le fait d'être juif un exposant supplémentaire d'altérité qui réside dans le fait d'échapper à toute définition. Nous, qui revendiquons notre judaïsme, qui tentons de le retrouver en nous dans sa dimension essentielle, nous protestons lorsqu'on nous définit par cette qualité de juif, et nous estimons que c'est une des marques de l'antisémitisme de considérer le juif comme juif et de ne vouloir le considérer que comme tel. C'est une des marques de l'antisémitisme que de vouloir enfermer le juif dans son étroitesse juive, de ne le définir que par cette qualité – que pourtant nous revendiquons. Comment se fait-il que les antisémites qui, après tout, abondent dans notre sens en nous parquant dans le judaïsme, méconnaissent aussi profondément l'essence du judaïsme ? Ils devraient être nos meilleurs amis ! En ce sens Hitler serait un bienfaiteur du peuple juif : il a permis à bon nombre d'entre nous de prendre conscience de leur judaïsme ! Et cependant les antisémites sont profondément,

subtilement, machiavéliquement, disons diaboliquement antisémites, en ce sens qu'ils nous refusent la marque essentielle de l'esprit juif qui est de ne pas être seulement juif, d'être aussi un autre que soi. Ce que nous refusent les antisémites, c'est de n'être pas seulement nous-mêmes. Leur subtilité machiavélique est dans la clôture du juif. Mais, d'autre part, si retenir pour notre unique définition la qualité de juif est la marque de l'antisémitisme, n'en tenir aucun compte, faire *comme si* « cela n'existait pas », faire « comme si de rien n'était », passer sous silence par pudeur ou par simple omission cette qualité de juif, ce n'est pas moins manquer à la vérité. C'est se contenter d'une vérité mutilée. Pudeur injustifiable, ou pur et simple mensonge ! Il ne faut pas nier l'évidence. Il y a là un débat ou, comme le dit Jean Wahl, une tension entre deux éléments contradictoires. Le débat tient à un *en-plus* inassignable (avec un tiret entre *en* et *plus*), à une évidence inévidente qui n'a pas d'existence juridique et qui pourtant est partie intégrante de notre être et de notre nature. Deux vérités incomplètes nous renvoient indéfiniment de l'une à l'autre. Le fait que nous sommes Juifs comporte quelques signes différentiels, mais le fait que nous sommes quelque chose d'autre que cela importe plus encore ; et n'en pas tenir compte, nous enfermer dans une définition préalable, est

mentir à notre essence. Cet en-plus inavouable et non juridique, débordant toute définition, et qui est comme l'arrière-fond de notre être, on ne peut guère l'appeler autrement que mystique. C'est un impondérable, un impalpable qui ne tient ni à la religion, que beaucoup ne pratiquent pas, ni à la race, dont nous nions l'existence, ni même à la nationalité. C'est un arrière-fond qui empêche le juif d'être un homme pur, au sens chimique du mot *pur* (comme on dirait un Français pur, un Russe pur). Une différence secrète nous empêche d'appartenir entièrement à notre catégorie, sans réserve et sans arrière-pensée. Ceux mêmes d'entre nous qui ignorent tout du judaïsme ne peuvent sans un certain humour se considérer comme des Français indiscernables des autres, ni s'intégrer sans arrière-pensée (ou sans susciter des arrière-pensées !) dans le milieu où ils vivent. Cet arrière-fond est d'abord une certaine complication de l'état civil, quelque chose au premier abord de suspect et de douteux. Quand il s'agit d'un Français de la Dordogne, on a beau creuser, on ne trouve jamais que la France, des ancêtres de France, et encore la France. Pour le juif, il y a autre chose. Pendant la guerre nous avions plusieurs cartes d'identité. Deux. Parfois trois. Il y avait la vraie carte, il y avait la fausse. Quelquefois la vraie-fausse et la fausse-fausse.

Trois niveaux superposés, deux identités clandestines, dont une plus clandestine que l'autre. Mais naturellement cela tenait non pas à notre être, mais aux circonstances fortuites dans lesquelles la guerre nous avait placés. Notre complication fondamentale est plus subtile. Elle ne réside pas non plus dans le fait d'avoir fait quelque chose, comme par exemple les complications d'un casier judiciaire. Voici un homme qui n'a l'air de rien, et qui se promène tranquillement sur le boulevard avec une carte d'identité en règle ; et l'on apprend un beau jour qu'il a un casier judiciaire. Mais c'est en raison de ses actes, d'un crime qu'il a commis. La complication vient du « faire », Pour le juif, la complication vient, non pas du « faire », mais de l'« être ». C'est une complication de son être qui l'empêche d'être intégralement, je veux dire à cent pour cent, Français ou Russe, ou même Israélien, et qui crée en lui cette complexité, cette « impureté » supplémentaire.

Vécue du dedans, cette complication – cet impalpable, cette évidence inévidente – est vécue comme une difficulté supplémentaire d'être. On objectera qu'il n'y a aucune difficulté particulière à être, que c'est plus simple que bonjour et bonsoir, plus simple que respirer ou dormir. *Être* est le seul verbe qui ne comporte aucun effort, aucune difficulté. C'est ce que nous partageons

avec les animaux et avec les végétaux, avec les chiens, les chats et les légumes. Quand nous parlons d'une difficulté d'être, nous visons non pas l'être, mais les modes de l'être, les façons d'être. Et la manière qu'a le juif d'être est plus raboteuse, plus scabreuse, plus rocailleuse qu'une autre. Plus difficile en ce sens que là où il n'y a de difficulté pour personne, il arrive qu'il y en ait pour le juif, et là où il y a des difficultés pour tout le monde, eh bien, les difficultés du juif sont plus grandes encore.

Ce quelque chose d'impalpable se laisse donc d'abord saisir dans les difficultés que nous vivons. C'est un je-ne-sais-quoi qui majore la difficulté d'être. Entre nous, nous pourrions nous comparer à des malades. C'est le terrain qui est mauvais. Dans un état de santé précaire, un rhume est plus grave que lorsque la diathèse est bonne. De même lorsqu'on est juif, les ennuis qui peuvent survenir sont plus graves ; les « maladies » sont affectées pour nous d'un coefficient d'aggravation. Et de tous les maux, l'un des plus poignants, l'un des plus graves, et qui, de ce fait, constitue une bonne pierre de touche – un logicien dirait que c'est une contre-épreuve –, c'est la guerre. Or, la guerre est un mal pour tout le monde. Un mal universel qui frappe aveuglément tous les hommes. Et ce mal universel, douloureux pour tous les hommes,

s'avère plus spécialement douloureux pour les Juifs. Je n'ai pas besoin de vous rappeler les « difficultés spéciales » que nous avons rencontrées, ces souvenirs à peine évoqués resurgissent pour chacun de nous. Et la Résistance elle-même était plus difficile pour les Juifs que pour les autres, puisque, avant de pouvoir servir son pays, un juif était obligé de dépenser beaucoup d'ingéniosité et d'efforts pour se mettre dans un état de sécurité relative, pour mettre les siens à l'abri. Parfois il lui fallait tant d'efforts qu'il ne restait plus rien pour les tâches positives. Nos amis non juifs, n'ayant pas cette diathèse scabreuse ni des précautions supplémentaires à prendre, pouvaient se livrer à un travail plus immédiatement fécond que le nôtre. Notre terrain est donc hypothéqué. On dirait, dans un langage théologique (qui n'est pas le mien), que nous sommes marqués d'une fatalité ou d'une sorte de malédiction. Un homme maudit en effet est malade au départ, mais d'une maladie *a priori*. Comme le péché originel. Le juif a une maladie *a priori*, un handicap au départ. Il l'a avant d'avoir été en contact avec quiconque. Il est né malade. Cette complication nous apparaît comme une seconde faute héréditaire. Non pas une faute commise, non pas un péché d'omission, mais une tare ontologique, une deuxième chute sans péché.

Il n'est pas vain de le rappeler : nous sommes frappés pour ce que nous *sommes*, même lorsque par ailleurs nous sommes tentés de renier notre être. Ce n'est même pas à cause de la couleur de notre peau : c'est celle même des peuples majoritaires parmi lesquels nous vivons. C'est notre être qui est en question, et non notre faire ni notre apparence. La haine que le juif suscite, tout comme la difficulté dont il est porteur, que cette difficulté soit acceptée ou qu'elle ne le soit pas, tient à cette complication ontologique. Les événements de la guerre ont été pour beaucoup de Juifs qui ne se voulaient pas juifs la révélation de leur propre judaïsme. Ils l'avaient toujours nié, et cet être fondamental qu'ils portaient en eux leur a soudain été révélé.

Peut-on s'étonner si cette complication si ambiguë, si impalpable et indéfinissable, fait l'objet en notre propre cœur de sentiments qui apparaissent eux-mêmes comme ambigus, ambivalents, équivoques ? Peut-on s'étonner si une complication douteuse engendre des sentiments douteux ? Cette ambivalence, que nous éprouvons par rapport à notre difficulté, est à la fois désir d'effacer la différence et désir de la conserver. Il y a un désir obscur en chacun de nous de niveler, de nier cette différence, et un désir de la préserver comme une fleur rare,

comme une plante précieuse que nous devrions cultiver en nous. Nous voulons ressembler à tous les autres, nous assimiler, entrer dans le troupeau pour nous y perdre et nous y fondre ; sentiment délicieux d'anonymat et de disparition qui existe plus ou moins chez tout homme et qui est une forme du désir de néant, qui est peut-être une des variantes de ce désir de néant vécu dans la plénitude vitale. Mais nous avons aussi le désir de préserver en nous la différence périlleuse dont nous sommes porteurs. Nous voulons ressembler à tout le monde, et sauvegarder cette dangereuse originalité qui est la nôtre et en laquelle réside peut-être notre dignité. Désirer à la fois être le même et un autre, ce sont là des traits universellement humains. Tout homme est d'abord lui-même et devient perpétuellement autre par le devenir qui l'altère. Mais chez le juif, ce n'est pas seulement le devenir commun à tous les hommes qui fait du même un autre, c'est le même qui, au même moment, désire à la fois être le même que les autres et un autre que tous les autres, et s'absorbe en même temps dans cette double quête.

Er naturellement cela nous vaut bien des reproches. La contradiction dont nous sommes porteurs nous fait soupçonner le double jeu ; on nous accuse de rechercher tous les avantages à la fois, de cumuler les incompatibles, de manger

à deux râteliers. Et cela engendre de nombreux malentendus ; c'est, par exemple, le cas avec les sociétés communistes dans les démocraties populaires. Et ce malentendu, s'il n'est pas justifié, est logique : comment est-il possible que, dans une société qui veut l'égalité de tous les hommes et dont le but est l'humanisme, l'homme comme tel, indépendamment de son avoir, l'homme dans son être le plus essentiel, comment est-il possible qu'une certaine catégorie d'hommes ne se contente pas de cet idéal, refuse de s'y plier, de se laisser circonscrire par lui ? Comment, dans une société communiste, comprendre que des hommes veuillent *en plus* être juifs ? Il y a là deux eschatologies, deux messianismes qui s'affrontent, et ce mécontentement du juif a ici quelque chose de paradoxal. Le juif serait le seul qui, devant l'hommage rendu à l'homme en tant qu'homme dans une société sans aliénation, demeurerait insatisfait. Mais à l'intérieur de ce paradoxe et du malentendu qui en découle, on découvrirait une dimension plus profonde et plus métaphysique, un besoin que l'idée même de double nationalité ne saurait combler. Il peut arriver qu'un homme ait deux nationalités, les juristes le savent. Mais lorsqu'il s'agit d'un juif, c'est tout autre chose qui est en question. Être à la fois Français et juif relève d'une exigence infiniment plus périlleuse.

Ce n'est pas appartenir à la fois à l'État français et à l'État d'Israël, considéré comme un État parmi d'autres : ceci, à la rigueur, pourrait se concevoir. Le judaïsme complique tout. Le judaïsme est une idée, un au-delà surnaturel, une exigence déraisonnable, et qui concerne tout l'être. Dans ces conditions, puis-je encore être Français au-delà du plan des devoirs quotidiens – lequel n'a pas à être mis en question ? Je ne trouverais pas encore le calme si on m'accordait la « double nationalité », si on me permettait d'être les deux à la fois. L'idée de juif français ou du Français de confession israélite est une idée reposante, et j'envie la sérénité qu'elle procure ; mais on ne peut l'admettre qu'à condition de ne pas l'approfondir. Certes, en sortant d'ici, je continuerai à incarner cette fiction, à la porter en moi afin de pouvoir vivre et circuler dans les rues parmi les autres, mes amis majoritaires et ceux qui ne sont pas mes amis. Mais ce qu'il faut comprendre maintenant, c'est le côté positif de cet inventaire, qui jusqu'à présent apparaîtrait comme assez inquiétant et quelque peu négatif.

Partout où ils sont et d'abord dans le pays où ils vivent, les Juifs incarnent ce principe d'« autre chose ». Nous avons essayé de définir cet « en-plus » comme alibi et altérité, comme refus de se laisser circonscrire dans une définition. En

ce sens les Juifs sont – ou devraient être – pour les autres eux-mêmes l'ouverture sur l'altérité. Étant eux-mêmes autres qu'eux-mêmes, ils sont pour ceux qui ne sont qu'eux-mêmes – et qui peuvent si facilement s'encroûter, s'isoler dans leur quant-à-soi – une invitation au dépassement, ils représentent un principe fécond d'ouverture et de mouvement ; ils ont pour fonction, notamment, d'éveiller partout l'intérêt pour l'étranger. Partout où il se trouve, en effet, le juif a les yeux tournés vers ailleurs, il s'intéresse à autre chose. Cet intérêt pour l'étranger lui est si naturel qu'on en arrive à reprocher au juif son cosmopolitisme, sans comprendre que c'est justement ce qui préserve tout homme contre le provincialisme de la Cité close. Ces Juifs qui suscitent l'inquiétude représentent en somme l'ouverture de la Cité. Ils incarnent la « mobilisation » de l'immobile ou, mieux encore, la *motion*, puisque c'est là le choc qui est à l'origine du mouvement. Les Juifs, qui sont pour eux-mêmes le mouvement, qui s'échappent à eux-mêmes, sont à l'égard des nations la motion qui inquiète, mais qui en même temps entretient les hommes dans cette mobilité vitale, essentielle à la condition humaine.

Ce caractère, et ceci est l'envers de notre particularité indéfinissable, a pour contrecoup l'obsession, elle-même un peu mystique, de l'antisémite.

Et l'antisémitisme à son tour devient pour le juif plus qu'une obsession, il est une raison de perplexité perpétuelle. On m'a demandé récemment une conférence sur l'antisémitisme et la musique. Ce groupe d'étudiants Juifs s'adressait à moi pour que je leur parle de l'antisémitisme de Richard Wagner. Ce n'est pas la musique, c'est l'antisémitisme qui intéressait ces jeunes Juifs pourtant très libérés, et tous acquis à la plénitude vitale de l'État d'Israël. Cette conférence, je l'ai refusée, l'antisémitisme étant un terrain plein de miasmes et d'évocations douloureuses. Il y a dans l'antisémitisme quelque chose qui joue un grand rôle dans notre être propre. Et d'abord il nous sert à nous définir négativement, comme les mystiques définissent leur Dieu dans les approches de la théologie négative. L'antisémitisme est en quelque sorte la psychologie ou la philosophie apophasique, c'est-à-dire négative, des Juifs qui ne peuvent pas se définir positivement. Et d'autre part cela explique que l'antisémitisme lui-même, chez les antisémites, ait ce caractère impalpable, irrationnel, passionnel et même, à sa manière, qui est mystique, un peu contradictoire. L'antisémitisme est mystique, et notre tendance, comme celle des marxistes du reste, est de le banaliser. C'est un propos apaisant de le considérer comme un cas particulier du racisme

ou du colonialisme. Parmi les différentes façons qu'un homme a de haïr un homme, il y en a de plus banales. On voudrait banaliser ce complexe unique, nous présenter l'antisémitisme comme une simple diversion du capitalisme qui désigne un peuple « privilégié » un peuple émissaire pour porter le poids de l'injustice et décharger ainsi de sa responsabilité le capital lui-même ; et l'on comprend aisément que le marxisme, ennemi de toute magie, de toute interprétation théologique de l'histoire, de toute idée de malédiction ou de bénédiction, incline à ne voir dans l'antisémitisme qu'une diversion de ce type. Mais c'est ne rien comprendre à notre cas, à notre problématique, pour employer un mot à la mode, que de faire entrer le juif dans une catégorie générale où il y aurait aussi les Arabes, les Noirs, les Kabyles ou d'autres. Même s'il y a des problèmes communs, c'est ne rien comprendre que de considérer l'antisémitisme comme une forme banale ou une simple spécification du colonialisme.

Il faut bien comprendre : je ne dis pas cela en vertu d'un souci patricien de nous distinguer des autres peuples. Le privilège revendiqué est douloureux, lourd à porter. Ce n'est pas un privilège nobiliaire ; encore que peut-être, en nous psychanalysant, on trouverait au fond de notre cœur une revendication de cet ordre. Mais il y a

des différences fondamentales. Dans notre cas, du moins jusqu'à la création de l'État d'Israël, il ne s'agissait pas d'un peuple bien défini, de masses ethniques rassemblées et organisées, il s'agissait d'un peuple dispersé parmi les nations, partout minoritaire, vivant selon le principe de la dissémination. L'antisémitisme n'est pas ce sentiment de supériorité que ressent le raciste blanc pour des peuples prétendument inférieurs, c'est-à-dire pour des peuples qu'il se plaît, dans sa haine, à considérer comme tels. Il s'agit ici d'un complexe – compliqué comme tous les complexes – dans lequel entrent à la fois un sentiment de supériorité et un sentiment d'infériorité. Le sentiment de supériorité n'est un complexe que parce qu'il englobe un sentiment d'infériorité. Et le sentiment de supériorité du non-juif par rapport au juif n'est un complexe que parce que le mépris masque ici un secret sentiment d'infériorité, une secrète jalousie pour cette chose nouvelle dont nous sommes porteurs, ce quelque chose d'impalpable et de mobile, qui est la vie même. Paradoxalement, cette jalousie s'adresse à notre détresse elle-même, car il arrive que les hommes aient besoin de détresse et revendiquent la douleur : avoir souffert, avoir supporté le malheur, n'est-ce pas une des marques de notre humanité, une preuve que nous méritons le nom d'hommes ?

Le fait que la guerre ait fait de nous des victimes privilégiées nous confère une dignité éminente, une dignité historique.

Il y a donc une jalousie secrète des peuples majoritaires pour le peuple subtil, industrieux, laborieux et malheureux. Et cette jalousie vise le malheur lui-même. Cela constitue un ensemble de sentiments extrêmement complexes, évanescents dans leurs contradictions, ces sentiments n'ont pas grand-chose de commun avec les autres haines racistes qui, bien entendu, n'en sont pas pour autant défendables. Mais il s'agit d'un complexe spécifique, unique en son genre, qui ne ressemble à aucun autre dans son fond, même s'il y a des analogies de surface. Le sentiment du non-juif pour le juif vise celui qui est à la fois semblable et dissemblable. Le sentiment du Blanc pour le Noir est un sentiment grossier, primitif et simple, qui vise celui dont la peau est d'une autre couleur. Le juif ressemble au non-juif pour la couleur de la peau, et presque en toutes choses. Malgré certaines marques diacritiques, la structure des visages est parfois tout à fait semblable. Et par ailleurs, le juif lui est sur divers points supérieur. Le non-juif, du moins, le ressent comme tel : il joue un rôle important dans l'élite des peuples occidentaux, et l'antisémite en éprouve un sentiment obscur qui le met en contradiction avec lui-même. C'est

pourquoi il est inutile de banaliser l'antisémitisme. Par rapport à nous-mêmes d'abord : c'est à l'infini que le peuple juif est définissable ; ce qui n'est qu'une autre façon de le dire indéfinissable, l'idée de définition impliquant celle de finitude. D'autre part, dans le rapport qui nous lie au non-juif. Dans ses sentiments à notre égard, il y a quelque chose de spécifique, d'essentiel quant aux sentiments de l'homme pour l'homme. À tel point que si les Juifs n'existaient pas, il aurait fallu les inventer ; il aurait fallu fabriquer un peuple mystérieux et disséminé comme nous le sommes, par rapport auquel l'homme puisse avoir des sentiments qui ne ressemblent pas à d'autres, qui ne se laissent pas banaliser et qui subsisteront jusqu'à la fin des temps. Mais au moment où je m'exprime, je me dis qu'il entre peut-être un peu de complaisance dans ces restrictions, et dans notre propos lui-même, et dans le fait de nous réunir et d'en parler entre nous, avec ce postulat plus ou moins explicite que nous constituons un cas privilégié, que nous ne sommes pas comme les autres et que le peuple juif sera différent des autres jusqu'à la fin des temps, restant, même avec la création de l'État d'Israël, le centre d'une tragédie privilégiée, celle du peuple minoritaire. Il faudrait dénoncer, peut-être, une part de jeu dans ce que nous faisons. Pourquoi suis-je allé en Israël ? Pourquoi

suis-je ici en train de parler du judaïsme alors que, dans mes occupations quotidiennes, cela ne joue pratiquement aucun rôle et que, dans mon enseignement, rien pratiquement ne s'y rattache ? Y a-t-il une part de jeu à faire le juif quand on est Parisien ou quand on est Français ? À peine ai-je soulevé cette question inquiétante que, derechef, je suis renvoyé au sérieux profond de ce jeu. D'abord parce que certaines tragédies datent de moins de treize ans. Elles planent encore sur nous. Elles ont ravagé nos vies et souvent notre chair. Elles hantent nos nuits et elles nous obligent à considérer ce problème intérieur avec un sérieux profond quand bien même il n'y aurait que cela. Et de nos jours s'ajoute l'évidence temporelle, la certitude séculière et intramondaine d'Israël incarné, de l'État incarné dont nous n'avons pas parlé jusqu'ici.

Cet État est un État en apparence comme tous les autres, avec une frontière, un gouvernement, une police, et je gage qu'il y a peut-être, chez les Israéliens, un certain ravissement puéril à constituer un État « comme les autres ». J'imagine que, lorsque les Russes ont fait la révolution en 1918, s'est manifesté chez eux un complexe d'honorabilité du même ordre : avoir un drapeau, un hymne national, une monnaie nouvelle et des ambassades comme dans les autres pays – quelle satisfaction

chez les réprouvés ! Eh bien, en Israël, il y a aussi des ambassadeurs, et nous avons l'honneur d'avoir ici même un attaché culturel de cet État. L'État d'Israël a donc tous les attributs de la souveraineté, il figure au Gotha des nations, il constitue un État comme les autres. Par certains traits, il nous rappelle l'absolutisme eschatologique des démocraties populaires ; l'esprit de communauté, la libération de l'homme comme tel sont aussi des idéaux israéliens. Mais il s'y ajoute quelque chose qui n'existe pas dans les démocraties populaires. Quelque chose « en plus » qui relève d'une autre eschatologie, qui constitue un messianisme par-dessus le messianisme social et qui est le judaïsme même. Chacun s'accorde, croyants et non-croyants, pratiquants et non-pratiquants, pour donner au mot *judaïsme* un sens tout spirituel, le sens d'un messianisme moral, qu'en langage occidental et un peu embourgeoisé on appellerait un idéal. Dans l'idée judaïque se retrouve une tension – je retrouve ce même terme – entre cet État comme tous les autres et cependant pas tout à fait comme les autres, et ce fait sans précédent d'une dissémination qui est laissée en dehors, qui sans doute ne sera jamais tout à fait résorbée et qui ne ressemble en rien à la dissémination que laissent subsister, en dehors de la métropole, l'émigration italienne ou l'émigration allemande. Cette situation de tension

entre un État comme tous les autres et une dispersion immense et non résorbable qui maintient partout et en tout lieu le principe inquiétant de la spiritualité, de la déraison, de la contradiction, ce principe, que nous incarnons ici même, est la source d'un débat fécond. Elle est inquiétante même lorsqu'elle n'est plus de l'ordre de la tragédie, elle est une sollicitation à chercher toujours ailleurs, toujours au-delà. C'est une tension créatrice, sa solution réside à l'infini. Mais elle réside aussi dans le temps et le mouvement. Elle est la cause d'un embarras, d'une *aporia* comme dirait Platon en termes socratiques. Socrate est en honneur dans le kibboutz de Ben Gourion ! Est-ce parce que l'*aporia* juive et l'*aporia* socratique se répondent ? Il y a une perplexité infinie, qui ne comporte ni fin ni solution. Je ne connais pas le moyen de faire en moi-même la synthèse des contradictoires, et la conciliation hégélienne a pour nous peu d'attraits. Notre perplexité durera jusqu'à la fin des temps, lesquels n'ont pas de fin.